

Soif ! Quelle soif ?

Jean 2, 1-11

Le récit des noces de Cana n'est, en principe, pas le texte prévu pour les cultes et autres messes de ce jour. Cependant, j'ai eu l'envie de l'aborder avec vous. Peut-être ai-je été influencé par le dernier livre d'Amélie Nothomb, que nombre d'entre vous ont dû déjà lire si j'en crois son succès en librairie. Il est à la tête des ventes des libraires aussi bien en Belgique qu'en France. « Soif ». Il est vrai que le titre que j'ai donné à cette prédication lui répond ou du moins l'interpelle directement : Soif ! Certes, mais de quelle soif est-il question ?

Dans un entretien accordé à une revue littéraire, l'auteure remarque avec pertinence que, dans l'évangile de Jean, le ministère de Jésus est comme encadré par la soif, des noces de Cana où le vin vient à manquer à ses dernières phrases prononcées sur la croix, « J'ai soif ! », et après avoir bu « Tout est achevé ». Dernier cri du mourant : j'ai soif ! Cependant, « pour éprouver la soif il faut être vivant », comme il est écrit en quatrième page de couverture du livre d'Amélie Nothomb. Et au chapitre consacré à cette phrase de Jésus qu'elle fait parler – magie et pouvoir de la romancière :

« De toutes les paroles que j'ai prononcées sur la croix, c'est de beaucoup la plus importante, c'est même la seule qui compte... boire est si délicieux. Je regrette néanmoins que nul n'explore l'infini de la soif, la pureté de cet élan, l'âpre noblesse qui est nôtre à l'instant où nous l'éprouvons. »ⁱ

Eprouver la soif est bien un acte du vivant. J'ai connu un vieillard qui est décédé après avoir mangé une pêche bien mûre, succulente, juteuse à point. La meilleure certainement de toute son existence. Il a mangé, il a bu le jus, heureux de pouvoir encore le faire une dernière fois ; geste si ordinaire et pourtant si essentiel à la vie. Puis, il a tourné la tête, avec un sourire de contentement sur le visage. Il a fermé les yeux une dernière fois. Tout était achevé et bien achevé.

« En vérité, je vous le dis, tout clouté que je suis, un verre d'eau me ferait crever de jouissance... si épuisé que je sois, je mords l'éponge et j'aspire son suc. J'exulte. Que c'est bon... Je tête ce liquide sublime dont l'éponge est si riche, je bois, je suis tout entier dans le délice. »ⁱⁱ

L'enivrement de la vie au moment où elle vous quitte. Pourquoi donne-t-on un dernier verre au condamné à mort que l'on va exécuter ? 1977, le dernier condamné à mort exécuté en France : « Conformément à la tradition plus qu'à la loi, le bourreau tend une dernière cigarette au condamné. Il la fume très lentement pour faire durer la vie. Il en demande une deuxième, qu'on lui tend également. Puis vient le verre de rhum, bu, lui aussi et pour la même raison, avec une lenteur extrême. Le verre est vide. Il est temps de s'allonger sur le ventre. Un instant plus tard, dans un bruit sourd, la guillotine vient de faire son funeste travail. Un sang abondant coule sur le sol. »ⁱⁱⁱ

Si je pouvais choisir, j'aimerais, mourir ainsi, non pas sur une croix ou par une exécution capitale et leur lot d'ignominies et de souffrances, mais dans la saine et non morbide délectation de la soif étanchée, pied de nez à la mort venant me chercher, ravissement ultime avant d'être ravi à l'existence.

Enivrement. Précisément, aux noces de Cana, il n'y a plus de vin pour étancher la soif des mariés et des convives. Là, c'est un début de vie, une vie nouvelle qui débute, celle d'un couple, nouvelle cellule de vie familiale. Mais il n'y a plus de vin, plus rien pour se réjouir. Ne peut-on pas vivre la réjouissance sans vin, sans l'enivrement alcoolique ? Jouir et se réjouir, jouissance et réjouissance devraient être les aphorismes de toute noce.

« Ils n'ont plus de vin » ... « J'ai soif », ou de l'absence constaté au manque proclamé, et entre les deux s'étale un évangile, oui, mais lequel ? Soif, certes, mais de quelle soif ?

Reprenons les noces de Cana.

« Ils n'ont plus de vin », dit sa mère à Jésus.

Nous ne savons rien des mariés, ni des convives autre que Jésus, sa mère et ses disciples. Du déroulement de la cérémonie et de la fête, rien. Du menu servi pour le repas : rien. Sauf, qu'à un moment, vraisemblablement en deuxième partie, le vin manque. Pourquoi ? Cela ne nous est pas dit.

C'est la mère de Jésus qui prend l'initiative de se tourner vers son fils, puis d'orienter les serviteurs vers lui. Une mise en route, interpellation et premier signe. Que fait Jésus ? Il transforme de l'eau en vin. Il semble donc qu'il restait une assez grande quantité d'eau, presque une centaine de litres. Ce n'est pas une simple question de soif, cela va plus loin.

L'eau transite par des jarres de purification. Elle devient ainsi porteuse d'un sens religieux. C'est un peu comme si Jésus avait demandé qu'on prenne les réserves d'eau bénie. Une eau symboliquement chargée de sens pour être transformée en vin, mais pas en un vin sacré ou à destination religieuse, juste un sacré bon vin, suivant la remarque de l'organisateur du repas. Il sera mis sur la table et la fête pourra reprendre de plus belle. Ce vin n'a aucune valeur religieuse puisque personne, à part les serviteurs qui n'ont pas voix au chapitre, ne sait ce qui s'est passé dans les coulisses. De l'eau avec une portée religieuse, donc extra ordinaire, Jésus a fait un vin pour la fête ordinaire. En quelques sortes, Jésus a laïcisé cette eau, il l'a rendu profane. Il en a transformé la vocation, une transsubstantiation laïque. A bien y songer, dans sa démarche, Jésus est plus moderne qu'on ne le pense généralement. Normal, il est Lumière bien avant le siècle des lumières.

Toutefois, allons un peu plus loin dans l'analyse. L'eau n'était pas dans les jarres de purification, Jésus l'y a fait mettre. Au départ, c'était de l'eau comme n'importe quelle autre, une eau laïque. La faisant transiter par les fameuses jarres, Jésus lui confère un sens religieux. Puisque l'eau a revêtu un tel sens, le vin qui en est tiré peut lui aussi en avoir au moins une saveur spirituelle. Ce n'est pas du vin ordinaire, et le qualificatif de bon peut signifier bien davantage qu'une question gustative. Ce repas de noces préfigure alors les noces de l'Agneau de l'Apocalypse, le banquet du Royaume, transsubstantiation spirituelle.

Vous me direz que c'est exactement l'inverse de la lecture précédente. Apparemment. Mais puisque nous sommes dans le domaine du symbolique et que le symbole est ce qui unit, pourquoi ces deux lectures s'excluraient-elles ? Prenons-les ensemble. C'est en laïcisant le religieux que le sens spirituel émerge. C'est en dépassant les limites du religieux que le spirituel peut advenir dans l'ordinaire des jours. Double mouvement simultané de l'abaissement et de l'élévation, du dessaisissement et de l'appropriation.

Un exemple, juste un, pris dans l'actualité de ces derniers mois, c'était le 15 avril dernier, un lundi, la cathédrale Notre-Dame de Paris en feu, sur tous les écrans, sa flèche embrasée,

son affaissement puis son écroulement. Et la question, tout de suite : faut-il la relever ? Après beaucoup d'hésitations, aujourd'hui, à la lecture du récit de noces de Cana, je réponds que oui, il faut le faire. Après l'abaissement, il y a l'élévation. Je suis renforcé dans cette idée par la lecture du petit livre de Sylvain Tesson^{iv} publié très peu de temps après ce tragique évènement. Il y écrit :

« Cette flèche en feu était-elle la conséquence logique de notre arrogance ? Pourquoi les flèches demeureraient-elles dressées devant des hommes qui méprisent leur présence magique ? Et si la chute était un exil ? Et si nous méritions ce grand effondrement ?

Notre-Dame n'est pas un monument. C'est une église et l'incarnation calcaire du Verbe...

Nous autres qui ne croyons pas en Dieu... nous cherchons à tout prix un signe dans la flèche dévorée. Peu importe que le signe tombe du ciel ou bien naisse de nos esprits. En signalétique, une flèche indique une direction. Si on ne peut pas affubler les événements d'une valeur symbolique, c'est à désespérer de la poésie ! « Que serions-nous sans le secours de ce qui n'existe pas », disait Paul Valéry.

Il est temps de nous réformer...

L'aveu de ma conversion. Non pas que je fusse visité par la grâce de la foi depuis l'incendie... À présent, les mécréants de mon type doivent pousser leurs portes, s'avancer sous les voûtes et se dire ceci : même si le ciel est vide, il est heureux que des Hommes aient inventé cette religion, plus lumineuse que les autres. »^v

Alors, oui, après l'abaissement, il y a le temps de l'élévation. C'est la vie même du Christ qui nous en indique le mouvement. Voilà la soif véritable, celle du double mouvement du dessaisissement et de l'appropriation, de la laïcisation pour ne pas être enfermer dans le religieux, et de la spiritualisation qui ouvre suivant la direction donnée par la flèche. « La chrétienté a le cœur large », écrit encore Sylvain Tesson. « La laïcité, elle, est plus triste. Elle refuse toute autre chose qu'elle-même »^{vi}, poursuit-il. Alors, maintenant, plus qu'en un autre temps, je peux dire aussi au Christ : « ils n'ont plus de vin ». Et avec lui, je peux pousser ce formidable cri de la vie : « J'ai soif ».

Bruneau Jousselein
Bruxelles-Musée,
Le 6 octobre 2019

ⁱ Amélie Nothomb, « J'ai soif », éd. Albin Michel, p. 116-117

ⁱⁱ Ibid. P.117-118

ⁱⁱⁱ Extrait d'un article de France-Info

^{iv} Sylvain Tesson, Notre-Dame de Paris, ô reine de douleur, éd. Equateurs, avril 2019

^v Ibid. p. 14ss

^{vi} Ibid p.93